

*Que
sais-je?*

LA LITTÉRATURE RABBINIQUE

MAURICE-RUBEN HAYOUN



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

829 496

QUE SAIS-JE ?

*La littérature
rabbinique*

MAURICE-RUBEN HAYOUN

Université de Strasbourg

106

820

807
28960
(2526)



Maurice Ruben Hayoun

DL-15061990-16830

DU MÊME AUTEUR

- Gershom Scholem, *Le nom et les symboles de Dieu dans la mystique juive* (2^e éd.), Paris, 1983.
Salomon Maimon, *Histoire de ma vie*, Paris, 1984.
Gershom Scholem, *La mystique juive. Les thèmes fondamentaux*, Paris, 1985.
Moshé Narboni, Tubingen, Mohr, 1986.
H.-L. Strack, G. Stemberger, M.-R. Hayoun, *Introduction au Talmud et au Midrash*, Paris, 1986.
Samson-Raphaël Hirsch, *Les dix-neuf épîtres sur le judaïsme*, Paris, 1987.
Maïmonide, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1987.
Franz Rosenzweig, *Le livret de l'entendement sain et malsain*, Paris, 1988.
La philosophie et la théologie de Moïse de Narbonne, Tübingen, Mohr, 1989.
Le judaïsme moderne, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1989.
Georg M. (Jiri) Langer, *L'érotique de la kabbale*, Paris, Solin, 1990.
Theodor Lessing, *La haine juive de soi*, Paris, Berg International, 1990.

ISBN 2 13 042999 8

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1990, mai

© Presses Universitaires de France, 1990
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



PROLÉGOMÈNES

L'élément biblico-talmudique est l'épine dorsale de la religion d'Israël. Le judaïsme rabbinique se situe justement à la confluence de la tradition écrite (*Tora shé bi-khetab*) i.e. les 24 livres de la Bible hébraïque, et de la tradition orale (*Tora shé be 'al pé*, littéralement la Tora qui est sur la bouche), à savoir le talmud et le midrash. C'est ce dernier apport que l'on nomme la littérature rabbinique.

Cerner les contours de cette même littérature rabbinique, en esquisser les thèmes fondamentaux tout en renseignant au mieux sur ses auteurs et/ou ses compilateurs, telles sont les visées de ce livre. On dit communément que le talmud est un océan pour signifier à la fois que la *littérature* qu'il recouvre est immense (6 000 folios !) mais aussi — ce que l'on oublie souvent — qu'il regroupe plusieurs centaines d'auteurs. Il n'est pas permis de dire : Le talmud dit... Est-il sensé d'affirmer : l'*Encyclopaedia Universalis* dit... ou le *Dictionnaire philosophique* des PUF... dit ? Certes, non ! Puisque ces deux ouvrages collectifs sont de nature encyclopédique et que l'opinion exprimée par l'un des contributeurs peut très bien contredire celle d'un de ses collègues. En outre, attendu que la littérature rabbinique s'étale sur plusieurs siècles et qu'elle se veut la somme de la quasi-totalité des efforts interprétatifs des pasteurs d'Israël en vue d'approfondir sa foi et de l'adapter aux conditions changeantes du monde ambiant, cette littérature est devenue, par la force des choses, la mé-

moire multiséculaire du peuple juif, le reflet le plus fidèle de son vécu et de son penser. Enfin, la littérature rabbinique est principalement une « littérature de citations »¹ ; ceci veut dire qu'on y trouve côte à côte des dits rabbiniques qui émanent d'époques et de personnalités très dissemblables. Un disciple peut rapporter une opinion d'un maître qui fut en réalité celle du maître de son maître. Toutefois, cette situation ne présente pas que des inconvénients : la fréquence de passages récurrents permet d'en découvrir les auteurs avec plus de certitude historique et de retrouver tel dit important dans sa formulation originelle.

On a défini plus haut les objectifs du présent ouvrage ; il reste à évoquer les livres majeurs qui l'ont précédé. Il existe une foule de livres censés porter sur la littérature rabbinique, mais rares sont ceux dont les titres tiennent vraiment ce qu'ils promettent. Dans cette brève revue nous laissons volontairement de côté les contributions dont les visées apologétiques — ou plus tristement antisémites — sont proclamées d'emblée. Nous n'évoquerons pas, non plus, les ouvrages — si répandus — qui prétendent traiter de littérature rabbinique alors qu'ils offrent généralement un exposé du judaïsme partant des origines et aboutissant à... Franz Rosenzweig et à Martin Buber.

Il nous a semblé judicieux de nous limiter aux ouvrages des auteurs suivants : Wilhelm Bacher², Salomon Schechter³, Georges Foot Moore⁴, Louis Finkel-

1. Expression due à Arnold M. Goldberg, professeur à l'Université de Francfort-sur-le-Main et éditeur des *Frankfurter Judaistische Beiträge*.

2. *Die Agada der Tannaiten* (I-II), Strasbourg, 1884-1890 ; *Die Agada der babylonischen Amoräer*, Francfort-sur-le-Main, 1913 ; *Tradition und Tradenten...*, Leipzig, 1914. Toutes ces œuvres ont été récemment rééditées chez Olms à Hildesheim (RFA).

3. *Some aspects of rabbinic theology*, New York, 1909.

4. *Judaism in the first centuries of the christian era : The age of the tannaim* (I-III), Cambridge, Mass., 1927-1930.

stein¹, Ephraïm Eliméléch Urbach² et l'ouvrage de Hermann Leberecht Strack renouvelés grâce aux efforts conjugués de Günter Stemberger et de Maurice-Ruben Hayoun³.

A ces ouvrages spécifiques il convient d'ajouter les travaux de Charles Touati⁴ et de Jack Neusner⁵.

W. Bacher a sans conteste préparé les fondements scientifiques d'une étude du talmud. Ses travaux sur le corpus aggadique du talmud sont irremplaçables et comportent des *indices* quasi exhaustifs.

S. Schechter a écrit une œuvre que l'on se doit aujourd'hui encore de consulter. Celui qui sut allier l'humour britannique à la sagesse et à l'ingéniosité juives (en effet, il est l'auteur de la fameuse formule *the catholic Israel*, i.e. l'Israël universel) a le premier esquissé les contours d'une théologie rabbinique. Il n'a pu considérer tous les points fondamentaux du penser et du sentir des rabbins du talmud, et certaines lignes de son maître-livre sont un peu polémiques, mais les avantages équilibrent — et de très loin — les rares inconvénients. On verra *infra* que ce savant a ouvert la voie à tous les autres spécialistes du talmud qui ont voulu entrer dans l'univers mental des anciens rabbins sans se limiter à une analyse purement historico-critique.

G. F. Moore a écrit une œuvre qui a connu une très

1. *The pharisees : The social background of their faith*, 1938, 1962³ (avec des suppléments).

2. *HaZal : 'Emunot wé-dé'ot*, Jérusalem, The Magnes Press, 1979²; traduction anglaise de Israel Abrahams, *The world and wisdom of the rabbis of the talmud : The Sages*, HUP, Cambridge, Mass., 1987.

3. *Introduction au Talmud et au Midrash*, Paris, Le Cerf, 1986.

4. Voir *La loi dans la pensée juive*, Paris, Albin Michel, 1962; voir aussi *Prophètes, talmudistes, philosophes*, Paris, Le Cerf, 1990, ainsi que l'article sur le Talmud dans l'*Encyclopaedia Universalis*, vol. XVII, p. 659-662.

5. *A life of Yohanan ben Zakkai*, Leyde, Brill, 1970²; *Eliezer ben Hyrcanus. The tradition and the man. The tradition (I)*; *Eliezer ben Hyrcanus. The tradition and the man. The man (II)*, Leyde, Brill, 1973. Voir aussi la bibliographie en fin de ce volume.

longue période de gloire bien que son objet se limitât en réalité aux seuls *Tannaïm* (i.e. les enseignants).

L. Finkelstein a lui aussi écrit une œuvre importante sur la littérature rabbinique, laquelle a connu de nombreuses rééditions. Mais il faut reconnaître que les critiques que lui adresse Urbach sont amplement justifiées¹.

Urbach s'est imposé comme la référence indispensable à toute recherche ultérieure sur la littérature rabbinique : son livre a certes contracté une dette importante envers certains auteurs plus anciens, notamment S. Schechter, mais il renouvelle totalement la problématique et tient compte des études réalisées depuis en langue hébraïque.

La version française de l'œuvre de Strack, revue et augmentée, marque probablement un tournant dans les recherches sur la littérature rabbinique. Il s'agit d'un manuel qui souhaite renseigner sur les caractères philologiques, historiques et critiques de la littérature rabbinique. L'un des reproches qu'on pourrait lui adresser est de n'avoir jamais évoqué les doctrines des rabbins, i.e. de ne comporter aucun aspect *doctrinal*. Tout en reconnaissant cette carence, on peut répondre que le projet de cette *Introduction au Talmud et au Midrash* s'en tenait à l'*histoire* et non à la *théologie* du talmud.

C. Touati enseigne la littérature rabbinique depuis plus de trente ans, tant à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (EPHE, V^e section, Sorbonne) qu'à l'Ecole rabbinique de Paris. Outre l'adaptation en français du livre de Isaac Heineman, il convient de se reporter à l'*Annuaire* de l'EPHE qui contient les résumés de ses conférences et travaux.

Enseignant à Providence (Rhode Island), J. Neusner a traduit de très nombreuses œuvres rabbiniques ; il en a étudié d'autres, tout aussi nombreuses. Avec

1. *The Sages...*, p. 14 s.

Saül Liebermann, aujourd'hui décédé, il représente le renouveau des études talmudiques outre-Atlantique même si son action largement positive, mais parfois passionnée, est critiquée par quelques-uns.

La présente *Littérature rabbinique* souhaite intégrer l'aspect historique à l'aspect théologique. On tentera donc dans les pages suivantes de broser un tableau de la littérature rabbinique qui tienne à la fois compte de l'arrière-plan biblique, du cadre historique et de la pensée profonde des anciens rabbins. Un plan qui aurait été à l'image d'un ouvrage sur la philosophie — même juive — eût été erroné. La littérature rabbinique n'a jamais recherché une unité systématique ; ce qui la caractérise au mieux, c'est l'unité organique¹.

1. M. Kadushin, *The theology of Seder Eliahu* (1932), chapitre I. Cité par R. J. Z. Werblowsky, Faith, hope, trust : A study in the concept of *Bittahon*, p. 104, n. 1 (*Annual of Jewish Studies*, Londres, 1964, p. 95-139). Voir aussi Gaster Moses, *The exempla of the rabbis*, Londres, 1924 ; Claude G. Montefiore et H. Loewe, *A rabbinic anthology*, Philadelphie, 1976⁴.

CHAPITRE PREMIER

LES SOURCES DU MONOTHÉISME BIBLIQUE

Il importe de dire comment les anciens rabbins du talmud concevaient leur héritage biblique, c'est-à-dire la loi écrite. L'expression fâcheuse d'Ancien Testament — qui pourrait s'expliquer pour une certaine foi mais qui est strictement inopérante au plan scientifique — leur est totalement inconnue. Ils n'avaient connaissance que d'une *torah* (*Tora*) des *nebi'im* (*Prophètes*) et des *Ketubim* (*Hagiographes*). Lecteurs attentifs de la Tora de Dieu, ils avaient fort bien repéré la plupart des problèmes relevés à juste titre par la critique biblique des siècles qui suivirent. Assurément, la solution qu'ils apportèrent à ces « difficultés » n'a rien à voir avec les points de vue de Richard Simon et de Spinoza. Considérant que la Bible hébraïque constitue un tout organique où l'agencement strictement historique n'était pas le souci majeur, les anciens rabbins souscrivaient à la thèse, si magistralement exposée par les savants allemands, de la *Heilsgeschichte* (*Histoire sainte*) dont le but majeur est d'édifier religieusement.

Ainsi que nous le verrons dans les pages suivantes, la Tora est pour les rabbins du talmud l'objet de la révélation qui transcende le temps ; on ne s'attendra ici à aucune sympathie rabbinique pour la critique moderne (ou plus ancienne) qui parle de *littérature bibli-*

que. Pour mesurer l'effort exégétique — en certaines occasions, largement harmonisateur — des rabbins, il convient d'esquisser ici quelques aspects de cette vaste problématique afin de mieux comprendre comment ils opéraient.

1. **L'hypothèse documentaire.** — La critique biblique a discerné dans la littérature biblique diverses sources d'origine variée qui seraient à la base de notre texte actuel : elle distingue principalement entre la source Yahwiste, celle qui nomme Dieu par le nom tétragrammate, et la source Elohiste, celle qui nomme Dieu '*Elohim*'. Le meilleur exemple de cette disparité (sans implication théologique puisqu'il s'agit toujours du Dieu un et unique) se trouve dans le tout premier chapitre de la Genèse : dans le premier verset il est question d'*Elohim* et un peu plus loin (2 ; 4) on parle d'un nom tétragrammate suivi du précédent. Les savants y voient la preuve d'une mise bout à bout de traditions différentes et les rabbins du talmud y distinguent deux désignations parfaitement orthodoxes d'un seul et même Dieu, connotant l'une l'attribut de la justice et de la rigueur, et l'autre celui de l'amour et de la miséricorde. C'est cette dernière vue que l'on retrouve dans la littérature rabbinique.

Le canon juif comporte 24 livres qui constituent ce qu'on nommait *supra* la Bible hébraïque. Il saute aux yeux qu'une telle *littérature* reflète nécessairement l'évolution d'un peuple et d'une croyance. Prenons quelques-unes des grandes étapes du peuple hébreu : l'époque des patriarches, l'asservissement en Egypte, la sortie d'Egypte, la révélation du Sinaï, la traversée du désert, l'installation en terre sainte, l'exil et le retour sous l'égide d'Ezra et de Néhémie, toutes ces choses n'ont pas pu se produire dans une atmosphère éthérée ni dans un espace vide : des évolutions se sont pro-

duites que l'œil attentif peut découvrir dans le texte biblique lui-même.

2. La croyance, le peuple et le culte. — On sait que la Bible hébraïque compte en réalité deux décalogues qui affirment tous deux la même chose à quelques détails rédactionnels près : alors que le premier, le plus ancien, remonte à une époque plus archaïque (au sens grec et non péjoratif du terme), le second atteste que l'ancien peuple nomade s'est enfin sédentarisé et reflète même des préoccupations nouvelles ; c'est ainsi que certains commandements divins sont explicités ou motivés, ce qui n'était pas le cas dans l'Exode.

Même les désignations de Dieu laissent entrevoir une certaine évolution. Le Psaume 82 ; 1 parle par exemple d'un '*Elohim* qui se dresse dans une assemblée de '*El* et qui rend la justice (ou règne) au sein d'*autres* '*Elohim*. Quant au peuple, cette même littérature des Psaumes nous dit (114 ; 1) qu'à la sortie d'Égypte Israël n'était pas encore un peuple tout à fait uni : on y parle d'un peuple étranger (*mé'am lo'éz*), de Juda qui avait son sanctuaire (littéralement son *godésh*, son saint) et d'Israël qui possédait ses propres juridictions (*mamshélotaw*). Nous verrons plus bas que l'institution royale allait entraîner derrière elle l'unification du peuple et la centralisation du culte à Jérusalem, notamment sous la monarchie davidique. Un ouvrage, partie intégrante du corpus biblique, permet de comprendre une certaine évolution.

3. Le livre du Deutéronome et l'école deutéronomiste. — C'est assurément du Deutéronome dont il est question. Comme son nom l'indique (sauf en hébreu où il est désigné par ses premiers mots, '*Ellé ha-debarim*, telles sont les paroles...) il s'agit d'une autre ou d'une nouvelle loi, puisque le livre se présente en réalité sous

forme de récapitulatif, de rappel de toutes les lois antérieures. On s'est longtemps demandé si ce livre-ci n'était pas, en fait, celui dont parle le second livre des Rois (chap. 22). On y relate une bien curieuse découverte : le grand pontife Hilqiya fait part au scribe Chafan d'une trouvaille effectuée lors des travaux de consolidation des assises du Temple. Il s'agit d'un livre que le scribe se mit à lire aussitôt. Et qu'y disait-on ? Tout simplement ce que devrait être la loi de Dieu, assurément une loi qu'on n'observait plus du tout dans sa pureté originelle puisqu'à sa lecture le fameux roi Josias déchire ses vêtements (II Rois 22 ; 11). Cette découverte allait donner le signal de ce que l'on nomme désormais la « réforme » du roi Josias (— 622). Comment identifier ce livre ? Le chapitre suivant (II Rois 23 ; 2) nomme ce même livre *Sefer ha-berit* (*Le livre de l'alliance*) et relate comment le roi Josias ordonna de vider la maison de Dieu, le Temple, de toutes les idoles de Baal. La conclusion est claire : la caste sacerdotale, émue par le syncrétisme jadis en vogue et qui voulait faire cohabiter le monothéisme d'Israël avec le culte de Baal, a voulu faire cesser ces pratiques. A cet effet, elle n'a pas hésité à recourir à ce que des spécialistes ont nommé une « fraude pieuse » : elle aurait prétendu découvrir une œuvre issue de son propre sein. Et cette œuvre ne serait autre que le... Deutéronome. Comment parvient-on à cette conclusion ? Le livre du Deutéronome lui-même évoque au point de s'y méprendre les mêmes lois et participe du même esprit de « redressement » religieux que la réforme du roi Josias, exposée avec tant d'enthousiasme et de chaleur (deux caractéristiques constantes du rédacteur deutéronomiste) en II Rois 22-23. Le Deutéronome parle lui aussi de *berit*, d'alliance, avec quelque emphase, et lorsque l'institution royale est évoquée (Deut. 17 ; 15) — ce qui est

une inconséquence historique puisque le livre de Samuel, censé plus tardif l'interdisait alors — on nous parle (Deut. 17 ; 18) « du roi qui doit écrire pour lui-même ce *mishné tora*, cette répétition de la Tora... ». Peut-il s'agir d'autre chose que du livre censé avoir été découvert dans les soubassements du Temple ? C'est peu probable. On retrouve, du reste, dans le Deutéronome, des affinités à la fois linguistiques et théologiques avec le livre d'Ezéchiel, concernant notamment la doctrine de *l'individualisme religieux* que ce prophète expose dans un véritable exercice de prédication en son chapitre XVIII : Ezéchiel souhaite faire pièce à un adage répandu parmi les exilés en Babylonie (et dont Jérémie parlait déjà)¹ : « Les pères ont mangé du verjus mais ce sont les dents des enfants qui en furent agacées » (18 ; 3). Le prophète expliquera longuement « que seule l'âme pécheresse mourra... », « qu'elle seule subira sa faute... » ; pour finir, il précise néanmoins (18 ; 32) : « Car je ne recherche pas la mort du mort [du pécheur], oracle de Dieu l'Eternel... ».

Au regard de tous ces versets du livre des Rois, du Deutéronome et d'Ezéchiel on sent bien cette affinité idéologique dont il était question *supra*. La foi des prophètes n'est déjà plus celle du livre de l'Exode, cependant elle ne la nie ni ne la frappe de caducité, elle offre simplement l'occasion d'un renouveau à la sensibilité religieuse de tout un peuple. Qu'on prenne connaissance du récit le plus dense et aussi le plus émouvant contenu dans ce même livre du Deutéronome à propos de l'origine du peuple hébreu et de son histoire :

Deut. 26 ; 5-9 : « ... Mon père était un Araméen errant qui descendit en Egypte pour y vivre dans un tout petit groupe mais qui y devint grand, puissant et nombreux. Les Egyptiens nous firent du mal, ils nous opprimèrent et nous soumirent à un dur labeur. Nous

1. Jérémie 31 ; 29.

CHAPITRE VI. — Israël	85
Généralités : 1. Dieu et Israël, 86 ; A) Le mauvais penchant, 87 ; B) Le repentir, 89. — 2. Israël et l'humanité, 91. — 3. La solidarité d'Israël, 92.	
CHAPITRE VII. — Les rêves et leur interprétation	94
Généralités : 1. Principes de l'élucidation des songes, 95. — 2. Quelques exemples d'interprétation des rêves, 96.	
CHAPITRE VIII. — La littérature rabbinique objet de controverse et de polémique	101
Généralités : 1. L'anti-talmudisme en milieu chrétien, 104. — 2. Le talmud et les <i>maskilim</i> , 110. — 3. Abraham Geiger (1810-1874) et Samuel Holdheim (1806-1860) sur la littérature rabbinique, 111.	
PERSPECTIVES	120
BIBLIOGRAPHIE	122



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

